

LAVDATIO

DOMINI MICHEL MAFFESOLI

Le lauréat de cette prestigieuse cérémonie est premièrement un célèbre professeur de sociologie à la Sorbonne, où il conduit le Centre d'Etudes sur l'Actuel et le Quotidien (CEAQ), le Centre de Recherche sur l'Imaginaire (CRI) et la revue «Sociétés». Toute son œuvre le place sur le socle d'un penseur profond et original qui scrute avec un regard unique les métamorphoses et surtout l'esprit de la postmodernité. Il appartient donc à une espèce d'universitaires inévitablement restreinte qui représente des symboles culturels exemplaires d'une époque et une voix hautement inspirée de la spiritualité d'une grande culture, telle la culture française. Sa notoriété a dépassé depuis longtemps les frontières de l'illustre université parisienne. Et cela grâce à des œuvres, à la fois savantes, érudites et séduisantes par leur originalité, qui offrent l'une des plus pénétrantes, des plus unitaires et des plus non-canoniques analyses de la postmodernité. De sa longue liste d'ouvrages, à peu près tous étant traduits dans plus de 15 pays, du Japon et du Canada jusqu'au Chili et au Brésil – on ne parle plus des pays européens - jusqu'à l'Egypte, au Maroc, à la Tunisie ou à l'Afrique de Sud, les trois derniers sont : le brillant essai « L'Instant éternel. Le retour du tragique dans les sociétés postmodernes » (2000) ; le volume intitulé « La part du diable » (2002) où il aborde le délicat problème de la part d'ombre de l'homme et de la société : reconnaître la place du mal, donc la part de diable dans la restitution d'un « humanisme intégral » ; « Le rythme de la vie. Variations sur les sensibilités postmodernes » (2004). Les titres – et surtout les sous-titres – de six de ses livres sont révélateurs, par eux-mêmes, pour la façon dont ce sociologue aborde les métamorphoses de la société contemporaine : « Le temps des tribus – Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse » ; « L'Ombre de Dionysos – Contribution à une sociologie de l'orgie » ; « La transfiguration du politique » ; « La contemplation du monde – Figures du style communautaire » ; « Du nomadisme – Vagabondages initiatiques » ; « Eloge de la raison sensible ».

Le noyau conceptuel et méthodologique de sa pensée a été peut-être le mieux synthétisé dans l'ouvrage « Le temps des tribus » et résumé dans la préface de l'auteur à la troisième édition de ce livre, dont nous citons : « D'une façon irrésistible, les sociétés modernes se transforment. L'émiettement du corps social, l'épuisement des institutions, la débâcle des idéologies, la transmutation des valeurs : au-delà de la société de masse, qui a longtemps défini l'une des formes de la modernité, se profilent dès maintenant les nouvelles figures d'une société exubérante et polymorphe ... lorsque le sentiment et l'émotion se substituent aux idéaux de la Raison et lorsque à la logique de l'identité succède la logique des affects. Nous sommes entrés dans l'ère des « tribus », des réseaux, des petits groupes et nous vivons à l'heure des agglutinations éphémères et effervescentes. »

Dans un article publié dans la revue « Les Cahiers de l'imaginaire », son disciple et collègue, le professeur Patrick Tacussel trace la carte axiale des domaines et des grands thèmes traités dans les ouvrages du professeur Michel Maffesoli :

1. la hauteur et la profonde signification du vécu quotidien, le génie créateur de l'humanité concrète ; la trace du « dieu nomade » dans l'aventure du quotidien, dominée par une centralité souterraine d'où surgissent l'ivresse, l'extase, la fusion, la bestialité et autres excès qui constituent les traits manifestes de l'outrepassement de soi, manière d'appivoiser la mort et fondement d'une nouvelle socialité – donc une phénoménologie de l'expérience vécue – opposée à toute simple sociographie ;
2. la scène postmoderne marquée par les figures du style communautaire avec sa prolifération des tribus (sexuelles, musicales, juvéniles, sportives, etc.) et de leurs libertés interstitielles ;
3. l'exploration de l'imaginaire postmoderne.

Ses livres s'inscrivent dans une vision panoramique et entièrement à part sur la civilisation postmoderne : « *Synergie de l'anarchisme et du développement technologique* ». C'est une des définitions que Michel Maffesoli donne à la postmodernité. Définition provisoire, bien sûr, mais congruente aux phénomènes actuels musicaux, discursifs, corporels, vestimentaires, religieux, médicaux qui assigne une place prééminente à la nature, au primitif, au « barbare », à la « raison sensible », à « l'extase fusionnelle », à la « sagesse dionysiaque », à « l'incandescence festive », aux « effusions collectives d'hédonisme diffus », aux « archaïsmes pré modernes », mais aussi aux fanatismes divers comme le terrorisme ou l'obscénité envahissant l'espace public. Une sorte de rébellion souterraine qui signifie « qu'un cycle s'achève, celui inauguré par la consécration du bien en valeur absolue » et qui s'est accompli dans le « prométhéisme moderne ».

D'où « l'archétype de la renaissance » comme thème central de son analyse sur la postmodernité. L'idée de base – contre ceux qui voient dans la postmodernité un cycle de la *décadence de la modernité* – est celle que le monde entre dans une ère de *rajeunissement*, dans une période de domination symbolique des *jeunes générations*, dans un type de *socialité* défini par des synergies variées et par un polythéisme des valeurs associées à la sensibilité vitale « d'adolescent » dionysiaque, au retour de « l'enfant éternel ». Le *paroxysme* de ces manifestations est, pour M. Maffesoli, la clé pour comprendre l'ensemble de la vie sociale contemporaine. En général, les paroxysmes sont les explicitations les plus lisibles de ce qui se trouve dans les profondeurs des situations sociales et particulièrement du vécu quotidien. L'hypothèse qui traverse ses ouvrages est exprimée dans les termes suivants : comme la figure de l'homme moderne accompli et maître de soi-même et de la nature, de l'histoire et de la société – il a dominé la modernité –, dans la postmodernité naissante nous ne pouvons pas voir la renaissance du mythe de *puer aeternus*, cet enfant « éternellement joueur », qui imprègne aujourd'hui les façons d'être et de penser. « Cette nouvelle intensité de l'instant explose dans toutes les directions : des vidéo-clips aux jeux informatiques, des manifestations sportives aux fêtes techno en passant par l'écologie, voire l'astrologie », un véritable réenchantement du monde au travers d'un univers de rituels, de plaisirs et d'imaginaires partagés.

Certains pourraient croire que l'auteur tombe dans une observation banale de ce que la surface visible de la vie sociale, celle hyper exposée par la télévision et les industries culturelles nous offre sous la forme d'une « demi – culture » médiatique, plutôt triviale, à juste titre dénoncée par l'Ecole de Francfort. Toute l'œuvre de M. Maffesoli contient, sous la forme de recherches et d'essais d'une érudition éblouissante, une théorie sociologique à la fois audacieuse, séduisante et profonde, une conception étendue et pénétrante, un système de pensée qui présente la contemporanéité comme une « synthèse historique de l'humanité », après des siècles de civilisation linéaire et de modernité rationaliste et utilitariste, donc unilatérale. Cela le rapproche des grands systèmes sociologiques qui ont expliqué la contemporanéité sociale qu'il intègre dans l'ensemble de l'histoire de l'humanité et des formes de culture et de réflexion sur le monde social. M. Maffesoli ne se limite pas – comme de nombreux sociologues de la postmodernité – à marquer la rupture entre celle-ci et la modernité ou à découvrir le prolongement, dans des formes modifiées, des fils sociaux de la modernité dans la postmodernité. Il ne s'occupe pas non plus des théories culturelles du postmodernisme. Evidemment, la modernité est, pour lui aussi, un terme de référence. Mais, à la différence d'autres sociologues ou anthropologues, M. Maffesoli ne se limite pas à déchiffrer la postmodernité uniquement comme une phase en

rupture avec la modernité : le renommé professeur, chercheur et essayiste, rapporte la postmodernité à *l'histoire entière* et surtout aux *invariants archétypaux* de l'humain et du social. Et alors les manifestations, souvent choquantes et contrariantes de la sensibilité et des formes culturelles extatiques et fusionnelles de la postmodernité sont interprétées comme des retours de la *vitalité originnaire* de l'humain, exprimés par des métaphores, telle le puer aeternus, le « sauvage », le « barbare » ou le retour au premier plan de la vie personnelle et sociale des formes sociales tribales, « d'adolescent » comme des expressions de la vitalité de l'être humain. Comprendre cet ordre symbolique nouveau, caractérisé par la communication autour des archétypes qui s'incarne dans des « figures » vivant les passions, les exaltations des tout un chacun, le jeu des *redondances* rituelles, visuelles, acoustiques, sensorielles, nécessite, comme méthode, « une herméneutique centrée sur la mythologie quotidienne ».

Alors il n'est pas, comme le sont par exemple Touraine, Lyotard ou Bourdieu, tant un critique de la modernité mais un explorateur – réflexif, non conventionnel et courageux - de l'émergence de la socialité postmoderne. Celle-ci est vue plutôt comme une restitution, une reprise, comme un retour dans la spirale de l'histoire, des structures et des formes matricielles originaires et archaïques, comme un triomphe de la vie et de l'accomplissement de la sensibilité humaine. Il n'est ni l'adepte d'une pensée cyclique sur les époques historiques – affirmation, décroissance et décadence - ou de la triade hégélienne : les amputations et les unilatéralités de l'existence de l'humain sont dépassées par une socialité dominée par une esthétique, à la fois éthique, ludique et érotico-sensuelle. Celles-ci ne sont pas vues seulement comme des fulgurations juvéniles d'adolescent, mais comme une synthèse créatrice d'une autre socialisation et d'une autre époque en train de naître. La contemporanéité postmoderne est née comme une restitution de la cohésion entre *nature* et *esprit*, cette nouvelle forme de socialité se trouvant dans « *tous les syncrétismes contemporains, dans les techniques du corps, dans la musique techno ou dans la création picturale, bref dans tous les domaines basés sur la réversibilité de la nature et de la culture* ». Selon M. Maffesoli, « c'est cette conjonction qui constitue la marque essentielle de la postmodernité. Celle-ci est, aussi, le trait du *tragique*. Postmodernité et tragique accumulent, impliquent, complexifient la mécanique si simple dont la modernité a construit sa spécificité. Rappelons-nous, à cet égard, le slogan d'Auguste Comte « *reductio ad unum* ».

L'auteur ne confère pas du tout à cette époque « baroque » et passionnelle l'attribut de la supériorité, mais non plus les traits d'un déclin inexorable. Ce qu'il nous propose est de reconnaître une unicité ouverte et polymorphe où aspirent à se retrouver dans une autre relation, la nature et

l'esprit, le mal et le bien, la raison et la sensibilité, la lumière et les ombres sociales, les mythes et les rites, et surtout une expérience plus authentique et plus enrichissante de la vie. Les concepts de « raison sensible » et de « holisme vital », d'« érotisation sociale », de « féminisation » du social, d'« hédonisme ludique » et de « présentisme » (la vie comme une suite d'instantanéités éternelles), le retour du « destin » et du « tragique », « l'attraction passionnée » et surtout le concept de « soi global » (la créativité et l'énergie sociales qui se manifestent dans « la perte de soi dans l'autre, dans l'éclatement du soi individuel dans un soi plus global ») sont des catégories essentielles pour définir le nouveau paradigme culturel de la société postmoderne, manifestation de l'organicité et de la vitalité humaine.

La polysémie des valeurs est observable dans les manifestations vitales des communautés nouvelles (musicales, érotiques, sportives, parareligieuses) propres surtout aux générations jeunes, exprimant le retour fort du *sentiment tragico-ludique* comme inconscient collectif dominant dans la vie quotidienne de ces générations. Mais elles sont aussi associées à des formes nouvelles de sagesse, générosité et solidarité sociale et à des recherches intenses qui visent une réalisation personnelle complète, y compris celle professionnelle, par la maîtrise de nouvelles acquisitions scientifiques et techniques de la « société informationnelle ».

La perspective « holiste-vitaliste » sur la postmodernité que Michel Maffesoli nous propose a été inspirée par et est intégrée dans les grands courants philosophiques et sociologiques non positivistes : la philosophie de la vie, propre au romantisme allemand, mais surtout celle de F. Nietzsche ; les sociologies phénoménologiques et compréhensives, surtout celle de G. Simmel et partiellement celle weberienne, et ensuite la phénoménologie de Heidegger, ou la philosophie analytique de Wittgenstein ; les sociologies « subjectives », de A. Schütz jusqu'à celles contemporaines, et aussi la psychanalyse dans la variante de « l'inconscient collectif » de G. Jung, sans oublier son maître à penser l'anthropologue Gilbert Durand. Ainsi, la conception de notre auteur sur la postmodernité se différencie radicalement des théories néo-structuralistes de Pierre Bourdieu (les pouvoirs symboliques qui contrôlent l'individu et surtout la télévision, tiennent – selon Bourdieu – d'un « champ de forces » structurel, et les « habitus » n'éliminent pas les déterminismes structuraux), et aussi des théories « actionnalistes » d'Alain Touraine.

Le « holisme vitaliste » distingue clairement M. Maffesoli dans cet ensemble de lectures sociologiques de la postmodernité, tant sous l'aspect théorique que méthodologique. Et même comme façon de penser, d'élaborer et d'écrire, donc comme « style » de sociologie. Le scientisme formalisant et

l'expression crypto-structuraliste (d'origine positiviste et structuraliste) de Bourdieu, le discours sociologico-actionnaliste de Touraine abordant plutôt une phrase expressivement-optimiste de l'autoproduction du social par l'action conscientisée des acteurs sociaux ne se rencontrent pas du tout dans la façon de construction de l'objet scientifique avec celle de M. Maffesoli. Celui-ci professe une sociologie philosophiquement-essayiste et culturaliste (voir l'abondance « des concepts métaphoriques »), inspirée par l'idée de l'étroite relation entre la sociologie « profane » - expression directe de la vie vécue – et la sociologie savante et aussi de l'idée de la sociologie comme réflexe vif, direct de l'existence vécue, de la réalité quotidienne qui est à la fois, vie, perception et *raison sensible*.

Nous pourrions citer comme une caractérisation synthétique de la théorie du penseur Michel Maffesoli sur l'individualisme postmoderne, les propos du très connu sociologue italien Franco Ferrarotti :

« L'individu n'est pas une monade leibnizienne, sans portes ni fenêtres vers le monde extérieur. La tradition philosophique néo-idéaliste et spiritualiste l'a enfermé dans un isolement présumé « splendide ». Cependant, ce même processus d'individuation est essentiellement un processus de socialisation. L'individu ne vit pas, mais il vit avec ; il n'agit pas, mais il inter-agit ; il n'est pas, il devient. Il se réalise et se fait histoire. Une histoire problématique, qui n'a pas de directions obligées, qui « n'a pas un libreto », selon le mot d'esprit de Isahïa Berlin. Histoire comme flux, donc, mais non indifférence relativiste. Si tout est histoire et tout se résout dans le cours historique, comment juger, selon quel critère, permanent et dominant? Au-delà de la position holistique et de l'individualisme méthodologique, la réponse est peut-être à rechercher dans l'individu en tant que but et non en tant que pur instrument. Ni accumulation ou rassemblement occasionnel, ni cristallisation déterministe de positions structurelles, la société postule un lien significatif et une interdépendance vitale entre les individus qui la constituent. »

Sur le plan culturel, comme nous le rappelle M. Maffesoli, après le règne du « drame » dans l'époque moderne, la société – même si elle revient à une vitalité « juvénile » - est plus fortement marquée par le sentiment du « tragique » et par la multiplication de toutes sortes de manifestations d'une « ambiance destinale ». Si, au cours de la modernité, la perspective dramatique qui supposait « la solution de tous les problèmes » était dominante, même si les solutions étaient transférées vers un soi-disant autrefois meilleur, vers un avenir plus limpide, la sensibilité tragique est marquée dans la socialité de la postmodernité : ici les problèmes sont vécus comme des incertitudes et des tensions de la vie de tous les jours, constitutifs tant de l'existence individuelle, que de celle collective. Dans la modernité,

l'Histoire, le Progrès et la Raison sont « le vecteur (optimiste) de l'émancipation sociale », tandis que dans la postmodernité revient, avec les expériences intenses de la vie, la spirale du destin et un sentiment aigu du tragique. Car, « qui dit tragique, dit intensité ». Cela signifie, aussi, accepter le rôle croissant de la « passion et de l'émotion dans la structuration sociale », et après que l'humanité a été fatiguée par « l'hégémonie du rationalisme », l'individu – et premièrement les adolescents et les jeunes – « revient vers les extases dionysiaques et vers d'autres communions naturelles ».

Le rite comme suspension du temps et comme éternelle reprise du « même » et « l'imaginaire postmoderne » sont le support de l'utopie et du tragique « créateur » de la postmodernité. L'image, surtout avec l'expansion explosive de la télévision, devient l'élément principal du lien social, mais elle incorpore le paradoxe d'avoir un caractère éternel et éphémère à la fois, d'afficher l'immobilité, par « la concentration sur le détail, l'anecdotique, l'instantané et le rite », donc la finitude et implicitement un sentiment de l'inévitable finitude de la vie. Surtout les productions de série de télévision – expressions des rites quotidiens – sont basées sur la jonction « de l'image et du présentisme » symbolisant l'aspect fulgurant des « instantanés éternels » qui ponctuent et rythment le drame existentiel. *« La répétition rituelle, la routine quotidienne – le présentisme existentiel – sont donc des façons identiques d'exprimer et de vivre le retour du mythe et, par cela, de permettre (aux individus) de s'échapper à une temporalité trop marquée d'utilité et de linéarité. Dans chacun de ces cas se produit l'inclusion de l'individu, de l'histoire, de la fonctionnalité dans une façon d'éternité vécue chaque jour. C'est cette éternité quotidienne qui nous permet de comprendre l'inhabituel romantisme des jeunes générations... »*

La démarche de sa pensée évite – ce qui est épistémologiquement le devoir du sociologue – tant les pièges eschatologiques, apocalyptiques en face des désertions du présent, que celle de l'optimisme visionnaire, ainsi que la « normativité » du moraliste. Ses concepts « métaphoriques » le situent dans la lignée des œuvres savantes qui se proposent de relire à travers un ensemble conceptuel toujours renouvelé les ressorts et les mécanismes sociaux de profondeur d'une contemporanéité dominée par de fortes apparences et par un voile trop trompeur.

La postmodernité – malgré les incongruités et les syncrétismes socio-culturels qu'elle cultive, apparaît à M. Maffesoli comme étant non seulement différente de la modernité, mais comme symptôme d'un monde qui a la chance de récupérer une socialité existentielle plus proche de la complexité et de « l'unicité plurielle » de l'être individuel et de l'existence sociale, d'incorporation cosmique de l'humain et donc d'une humanité délivrée des idéologies de la modernité. Comme il dit, « le Progrès, l'Histoire, la

Politique, la Raison (la déesse de la Raison) ont été les ingrédients de la pâte (social) préparée depuis la fin de la Renaissance. Une autre est maintenant en gestation – qui tend à privilégier « la participation » magique ou mythique à la nature et aux autres. Dans une façon mystérieuse, la fusion sociale ou la dilatation du moi entre en correspondance avec la volonté naturelle des choses, avec « la volonté de vivre », avec leur destin. Il ne s’agit plus de gérer, orienter, posséder les choses et les gens, mais de sentir l’ordre intérieur qui les meut et d’aller dans le sens de leur propension ».

Il faut ajouter pourtant que M. Maffesoli ne s’abandonne pas au fétichisme de la postmodernité. Purement et simplement il la « lit » dans une autre clé que celle des néo-positivistes et des néo-structuralistes ou des courants postmodernistes. Il privilégie les symptômes de la « communion » et de la générosité et voit dans l’attraction passionnelle une limitation possible de **l’égolatrie** soutenue par la modernité. Car, « Tragique, plaisir et solidarité sont liés parce qu’on le sait, de cette « connaissance » incorporée, animale, nous pouvons conscientiser que ce qui arrive aux autres me guette également. C’est sur cela que se base le succès de la tragédie en général, des spectacles des catastrophes, dont les médias sont si attirés. Le tragique génère l’identification. Plus forte même que la simple sympathie, nous voyons naissant, à peu près partout, des formes d’empathie (Einfühlung) qui « font les gens vibrer, rire, pleurer, crier et chanter ensemble ». C’est l’accentuation des communions, des exubérances dionysiaques, des formes nouvelles de « tribalisme » et du nomadisme postmoderne.

Michel Maffesoli croit dans les ressources et les forces créatrices de cette époque dont Dionysos est bien le « roi clandestin » et il croit aussi dans les vertus de la sociologie compréhensive. Il le souligne expressément : « On ne comprend bien une époque qu’en reniflant son odeur. Les humeurs sociales et instinctives en disent plus long que maints traités savants. En elles s’expriment les affects, les passions, les croyances qui sont les siennes. Par là, se disent les rêves les plus fous dont elle joue ou dont il est le jouet. Par là on peut comprendre que la « part destructrice », celle de l’excès ou de l’effervescence, est cela même qui, toujours, précède une harmonie nouvelle ».